

Sergueï Lebedev

# LE DÉBUTANT

Traduit du russe  
par Anne-Marie Tatis-Botton

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Debioutant*

Copyright © 2020 by Sergei Lebedev

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-776-1

HOMONCULUS (*dans l'éprouvette, à Wagner*) :  
Ah, mon petit papa ! Tu vois, je suis vivant.  
Sur ton cœur, tendrement, presse ton bel enfant !  
Pas trop fort cependant, l'éprouvette est fragile.  
Tout ici-bas a son revers :  
Le naturel est à l'étroit dans l'univers,  
Quant à l'artificiel, il faut qu'on le confine.  
(*À Méphistophélès*) :  
Ah, mon malin compère ! Assiste à mes débuts.  
Heureuse est la rencontre, tu es le bienvenu !  
Je me dois d'être actif puisqu'à présent j'existe :  
Trouve-moi un emploi, je m'y mets tout de suite.  
Mais il faut que ce soit un travail important.

Goethe, *Faust*, acte II<sup>1</sup>

---

1. Traduit par A.-M. Tatsis-Botton à partir de la version russe de Boris Pasternak. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



# 1

Vyrine s'était depuis longtemps habitué aux maladies de longue durée qui accompagnent l'approche de la vieillesse. Mais en été il éprouvait des gênes et des douleurs plus vivement qu'en d'autres saisons. Elles mûrissaient, se renforçaient vers la fin du mois d'août, pour l'anniversaire de sa fuite : articulations, vaisseaux, pupilles, tout lui faisait mal – puis cela passait tout seul en automne, quand il faisait moins chaud, quand le baromètre se calmait.

C'est peut-être l'effet de ma condamnation à mort prononcée *in absentia* ? plaisantait-il à part lui, sentant sur ses lèvres l'absinthe de sa mort différée.

Ou alors, c'est mon corps qui se venge ? Il me fait payer le nouveau visage créé par un plasticien ? Les cicatrices et les grains de beauté effacés au laser ? Il se souvient de tout et programme sa vengeance pour la date de ma défection ?

Les lentilles de contact qui changeaient la couleur de ses yeux lui causaient une conjonctivite chronique. Il avait mal aux pieds à cause des talonnettes qui le grandissaient. Ses cheveux étaient cassants et tombaient, abîmés par la teinture. Être un autre – c'est un travail quotidien, pénible. Et il n'arrivait pas à s'y faire.

Formellement, l'homme du passé n'existait plus. Il y en avait un autre. Un remplaçant, un mutant dont la biographie avait été inventée par des maîtres ès mensonges et réincarnations.

Une autre langue. D'autres habitudes. Même ses rêves étaient autres. Autre était sa mémoire – comme une excroissance sur la précédente.

La personnalité qu'on lui avait donnée coexistait avec son « moi » authentique, mais seulement comme une prothèse ; Vyrine n'avait que très rarement l'impression qu'elle faisait intrinsèquement partie de lui.

Son corps, même réécrit, redessiné au scalpel, se souvenait – avec ses tripes, son foie, ses reins où se cristallisent les strates de l'existence, les calculs hépatiques et néphrétiques. Son corps résistait, rejetait sa nouvelle image, son nouveau nom, son nouveau destin. Il résistait, bien que pour Vyrine il n'y eût pas, il ne pût pas y avoir de retour dans le passé ; à cause du verdict, sa condamnation métaphorique, banale, avait aussi une force juridique.

Alors il avait appris à ne pas étouffer l'opiniâtreté de cette chair vieillissante qui niait l'imposture imposée par le mystère de sa nouvelle naissance, à l'apprécier, à l'observer avec compassion. Mon corps, mon corps, je n'ai plus que toi, disait-il parfois avec une étrange tendresse adolescente. Et c'était vrai, son corps était la seule preuve matérielle de ce que jadis un autre « lui » avait existé.

Mais il existait un autre témoignage, inaccessible, sur lequel il n'avait aucune prise. Un fantôme de papier. Un double de sa vie. Un « moi » archivé que les gens ordinaires n'ont pas.

Son dossier personnel d'officier.

L'empreinte, l'essentiel de ce qu'il avait été. Avant d'être un transfuge. Avant d'être un traître.

Une chemise de carton bleu. 225 x 330 x 25 mm.

Photo d'identité. Questionnaire. C.V. Certificat de travail. Accord de non-divulgaration. Profil psychologique. Test d'endurance : un cross de trois kilomètres. Enquête de personnalité. Papiers, papiers, papiers.

Il savait qu'après sa fuite un ordre avait été émis, portant le tampon « Extrêmement secret » et un nombre avec deux zéros : « Mesures à prendre concernant la trahison de Vyrine A. V. » Au secrétariat, on lui avait lu ce genre d'ordres – concernant d'autres que lui. Ils étaient identiques, comme des copies carbone. « Dégénérescence idéologique. Chute morale. Prendre des mesures pour localiser les conséquences de la trahison. »

Seuls changeaient les noms de ceux qui devaient être punis : directeurs de sous-département, officiers du personnel, chefs de service éducatif, chefs de division qui n'avaient pas fait preuve d'assez de vigilance et n'avaient pas démasqué à temps le traître potentiel.

Quant à lui, il savait que dans son cas ces réprimandes étaient sans objet. Il avait été dévoué au système plus que d'autres. Et il avait paniqué plus que d'autres quand le pays avait commencé à tomber en morceaux et que le système semblait devoir s'écrouler aussi.

Vyrine essayait de se convaincre que presque trois décennies avaient passé et que l'information qu'il avait transmise, les agents qu'il avait donnés, tout cela avait depuis longtemps perdu son importance. Il se disait que les agents auraient de toute façon été grillés depuis longtemps, que depuis longtemps quelqu'un les aurait donnés, pas moi, quelqu'un d'autre. J'ai seulement réussi à les vendre à temps, comme on vend une devise juste avant une dévaluation catastrophique ; passé un ou deux ans, qui aurait eu besoin, par exemple, de renseignements sur les agents infiltrés dans l'émigration russe anti-soviétique, dans les rangs des partis communistes européens ? Alors que l'URSS n'existait plus ?

Quand il y réfléchissait de façon rationnelle, Vyrine pensait qu'il était relativement en sécurité. Mais son dossier resté là-bas, derrière l'ex-frontière soviétique qu'il ne pouvait pas franchir, était comme une poupée vaudoue dans laquelle un sorcier pouvait à tout moment planter ses mortelles aiguilles.

C'est pourquoi il lui arrivait parfois d'éprouver une inquiétude irraisonnée, il examinait ses mains, son ventre, son cou, son visage : n'y avait-il pas là une éruption, un papillome, ces signes étranges que l'extralucide nature envoie parfois aux humains ? À ces instants il lui semblait qu'il y avait un lien trouble, fatal, entre la chair et le papier ; que le dossier resté dans les archives était capable de sensations, qu'il en savait plus que ce qu'il contenait, et qu'il avait l'âme rudimentaire d'une furie capable uniquement de traquer et de se venger.

« Le papier veut du sang », murmurait-il en se rappelant les lourdes chemises en carton qu'on lui remettait : observations opérationnelles, développement opérationnel. Il était alors le chasseur, pas le gibier. Il s'occupait des expulsés, des

transfuges, de ceux qui passaient à l'Ouest. Ils portaient mais leurs dossiers restaient aux archives ; si c'était nécessaire, on reprenait les affaires. Ils avaient au travail une expression consacrée : « remonter des archives ».

De la cave. Des profondeurs. Du tréfonds.

Dans ces dossiers, on trouvait tout. Des milliers de pages. Le déchiffrement de conversations téléphoniques sur écoute. Les communications des agents de renseignement. Des liasses de rapports de filatures : « Pendant la première moitié de la journée, on n'a observé aucune sortie de l'objectif de son appartement ni aucune visite de sujets connus de nos services. À 16 h 35 min dans la cour de l'objectif est entrée une voiture, de marque... » « À 10 h 05 min l'objectif est sorti de chez lui, est allé à la boulangerie où il a acheté un pain blanc... »

Les lettres pâles (le ruban de la machine à écrire était usé) semblaient refléter l'impuissance, l'anémie de ceux qui étaient soumis à la filature. Il se rappelait ces lignes, par milliers. À l'époque, leur médiocrité agissait sur lui comme un aphrodisiaque, comme l'incarnation visible de la puissance de leur institution et de l'insignifiance de leurs ennemis intérieurs : fourmis, moucheron, insectes sous leur loupe.

À présent – depuis sa nouvelle vie dans un pays libre – il avait l'impression que ce qu'il avait lu, alors, était un roman paranoïaque sans auteur, le texte des textes, écrit sous emprise par la machine à mémoire de l'État. Un roman qui prétendait – à l'extrême – embrasser l'ensemble de la vie, en faire une copie pour la police.

Mais l'État est toujours un cyclope, son regard n'est pas stéréoscopique, il est unilatéral. Il ne voit que le filigrane de la loyauté ou de la déloyauté. Des reflets de soupçons préconçus qui acquièrent au hasard des événements une chair illusoire. C'est pour cela, pensait-il, qu'un dossier n'est pas le duplicata d'une vie. C'est son double, un double à part, ténébreux, tronqué, tissé de dénonciations, de mots volés, écoutés aux portes, de scènes épiées ; c'est la source d'un pouvoir secret et maléfique qui se résume à la possibilité d'arracher les voiles protecteurs du quotidien.

Lui aussi avait créé ce genre de doubles pour qu'ils l'aident à donner la chasse aux gens.

Maintenant c'était lui qu'on chassait.

Vyrine n'avait aucune preuve. Mais il le sentait, le devinait avec son sixième sens de victime. Il n'y avait rien de sûr, leur service ne partageait pas les informations, pas même en interne. Il ne faisait que supposer qu'il y avait eu – qu'il pouvait y avoir eu – un autre ordre, secret : l'ombre de celui qui était répertorié « Mesures à prendre concernant la trahison »... Ordre, et aussi sentence. Dans les années quatre-vingt-dix, Vyrine avait témoigné devant les policiers qui enquêtaient sur les liens commerciaux de ses anciens collègues, les sociétés écrans, les transferts et le blanchiment d'argent. À l'époque cela lui avait paru sans danger. Plus maintenant.

Les psychologues l'avaient prévenu qu'il pourrait éprouver le désir irrationnel de téléphoner à l'ambassade, de se rendre. Ou de prendre des risques sans raison, de négliger bêtement les règles de conspiration, comme si inconsciemment il voulait être démasqué.

Mais il n'avait jamais ressenti rien de semblable.

Il n'avait même pas raconté aux psychologues que, superstitieusement, il craignait tout autre chose : une coïncidence fâcheuse, un incident isolé, insignifiant, un détail fatal, une bêtise. Comme celle qui s'était produite il y a un mois : Vyrine avait reçu par la poste l'annonce officielle qu'il était sélectionné pour faire partie d'un jury d'assises.

C'était une loterie, un coup de hasard : un programme informatique l'avait choisi parmi trois cent mille habitants de la ville. On pouvait même dire que c'était bon signe, que sa personnalité clandestine n'interpelait pas les bureaucrates non informés et qu'il était traité comme n'importe qui d'autre.

Mais il se tint sur ses gardes. Comme s'il avait senti qu'un regard étranger, mauvais, cherchait le contact. Dès le début on lui avait solennellement promis que son nouveau nom ne figurerait sur aucune liste électorale ni dans un tirage au sort. Il avait dû téléphoner à son officier traitant. Ce dernier lui avait présenté ses excuses, promis que son nom serait supprimé ; apparemment le tribunal avait renouvelé son logiciel et sa base de données, d'où l'erreur.

Vyrine insista pour procéder selon la voie habituelle, légale : se faire dispenser pour raison de santé. Pour ne pas laisser de traces informatiques qui pourraient indirectement renvoyer au

statut particulier de Monsieur Mikhalski. L'officier se contenta de sourire poliment.

Son précédent curateur se souvenait de la guerre froide. Du mur. Il avait récemment pris sa retraite. Le nouveau avait la trentaine. Il était encore à l'école maternelle quand Vyrine était passé à l'Ouest. Il avait sûrement l'impression que son protégé était une sorte de vieux débris, un détritius inutile oublié dans un grenier.

Il croit que l'ennui m'a rendu dingue, pensa Vyrine.

Sa première impulsion fut de partir. Mais il changea tout de suite d'avis : s'il était vraiment espionné, un départ précipité pouvait le trahir. Alors Vyrine passa un mois à observer strictement, et même trop strictement, son éternel train-train de retraité célibataire et misanthrope.

Et le sentiment d'inquiétude le quitta enfin ; ne restaient plus que ses habituels et lassants ennuis de santé.

C'était le début du mois d'août. Le matin, au marché de la ville, les fermiers vendaient des cerises, luisantes, d'un rouge sombre, baignées du bourdonnement doré des guêpes, ces cerises tardives qui servaient à la confection du fameux gâteau local.

Les cerises étaient un peu fermentées. Au cours de ses nombreux voyages, Vyrine n'en avait jamais vu de pareilles. C'étaient les Goliath des cerises, tellement grosses qu'elles en perdaient toutes proportions, elles atteignaient un gigantisme monstrueux. Vyrine en acheta, irréprochablement sucrées, mais ne put finir tout le cornet : pas assez de goût, un fruit à la chair morte, c'était comme embrasser des lèvres insensibles, anesthésiées.

En récompense de ses longues semaines de réclusion, il décida de faire la grande promenade qu'il aimait. Partant de la rivière qui divisait la ville en deux, haute et boueuse après la pluie, s'éloignant de ses folles eaux qui tantôt volaient, écumaient, tantôt formaient une vague grondante, Vyrine se dirigea vers les collines, vers le bois qui était sombre en été, même en plein midi.

Il prit la rue montante qui partait de la place principale, longeant la maison aimée des touristes où, d'une lucarne, saillait une statue bizarre, surplombant la rue : un janissaire moustachu en gilet bariolé, un yatagan dans une main et un bouclier dans l'autre – souvenir d'un siège cruel, de l'ancienne menace turque venue d'Orient.

Cela faisait longtemps que Vyrine ne se comportait plus en touriste dans cette ville. Ni les automates dansants des horloges d'église, ni le funiculaire à pente raide, ni les tunnels sous la montagne du château ne l'amusaient. Mais cet assassin solitaire avec, sur son bouclier, deux croissants de lune dos à dos qui ressemblaient à des parenthèses tournées dans le mauvais sens – divinité d'un moment dangereux, d'une heure funeste –, Vyrine ne le prenait pas à la légère. Il avait l'illusion que si un assassin venait prendre sa vie, le janissaire le préviendrait, lui ferait un signe.

Des touristes se pressaient près de la maison au janissaire. Il entendit des mots courants de sa langue maternelle – après sa réclusion ils le prirent par surprise et le frappèrent comme s'ils cachaient, en leur banalité, un second sens ignoré de ceux-là mêmes qui les prononçaient. Vyrine passa en douceur de l'autre côté de la rue, regarda sans tourner la tête le reflet dans une vitrine : rien de spécial, juste une excursion dominicale.

Quartier pavillonnaire. Jardin botanique en périphérie. Les vitrages de l'orangerie étaient embués de l'intérieur, comme si la végétation étrangère des tropiques, empruntant les comportements rapaces des reptiles et des insectes, émettait une respiration brûlante, un suc corrosif – comme si elle rassemblait ses forces pour s'échapper à l'extérieur.

Vyrine prit le chemin de terre qui montait en zigzaguant sur le flanc de la vallée.

Le bois était merveilleusement grand. Il poussait sur les pentes douces de la crête calcaire, coupé de ravines qui s'ouvraient dans des broussailles embrumées, dans la pourriture verte des fougères et des mousses. Ici les distances se perdaient, le chemin était tout en tournants et le soleil brillait tantôt à droite, tantôt à gauche. Mais, à la crainte d'être perdu, la cloche de la basilique répondait haut et clair ; en fait, c'était pour cette lente vibration du bronze qui guidait, encourageait, dispersait les alarmes que Vyrine aimait ce chemin entre les sapins centenaires qui lui rappelaient la forêt de son enfance.

Il marchait, sentant son corps s'emplier d'une bienheureuse fatigue. Vyrine connaissait chaque racine, chaque trou de ce chemin, savait d'avance qu'à gauche il verrait un pâturage bordé de sorbiers – les baies sont sûrement déjà rouges –, puis il sentirait la bonne, la réconfortante odeur de la cheminée d'une ferme... La marche le fatiguait et le revigorait en même temps,

ses craintes passées lui semblaient ridicules ; on dirait que j'ai vraiment vieilli, pensait-il, je suis devenu méfiant sans raison.

Au dernier tournant on voyait la basilique. Elle s'élevait sur un éperon rocheux qui divisait en deux le haut de la vallée. La façade jaune flanquée de deux clochers prolongeait verticalement l'à-pic de l'escarpement. Elle était beaucoup plus grande que la cathédrale de la ville. Mais elle avait été édifiée ici, à l'extérieur, dans les montagnes, près du col, sur l'antique route des pèlerins – ses voûtes magnifiques proclamant l'immensité et la signification d'une vision, d'une conversion à la foi qui s'était produite dans la solitude et le silence des rochers.

Derrière l'église, près du mur, dans l'ombre des châtaigniers, il y avait un bon petit restaurant en plein air. Les serveurs habitués le reconnaissaient – ou faisaient semblant ; ils ne lui adressaient pas la parole mais lui souriaient avec considération et retenue. Ici il était tout à fait « Monsieur Mikhalski » ; ce sentiment émouvant d'union, de fusion entre ses personnalités réelle et fictive, il l'emportait avec lui comme un don précieux, quand il revenait par le tramway qui suivait le fond de la vallée.

Aujourd'hui le restaurant était plein : c'était l'été, un dimanche. Il n'y avait qu'une seule table de libre, au bord, sous un arbre aux branches étendues. À côté du bac à sable et des balançoires. Il va sûrement y avoir des enfants turbulents, ils vont brailler... Vyrine préférait se trouver au milieu des gens qui déjeunaient tranquillement, derrière des inconnus, dans le brouhaha de conversations paisibles, des bruits de couteaux et de fourchettes, là où il est difficile d'espionner, de photographier – ou de viser.

Vyrine examina les clients : quelqu'un se préparait-il à partir ? Non, tous étaient assis, détendus, contents de paresser. À la table voisine, une petite brune avait un peu de crème brûlée sur la lèvre supérieure. Elle ne l'essuyait pas, ne la léchait pas, sachant combien c'était charmant et sensuel. Son cou était pris dans une espèce de collier de chien en métal sombre – signe de passions pimentées, de voluptueuses souffrances –, porté effrontément dans ce restaurant près de l'église.

L'amie de la petite brune, en son huitième mois de grossesse, pas moins – sa robe que remontait son gros ventre montrait des jambes nues, grassouillettes et solides –, mangeait son gâteau au chocolat et son schnitzel en même temps avec autant

d'appétit que si son enfant était arrivé à terme, était né tout en restant dans ses entrailles, et réclamait sa part de festin.

Vyrine voulait s'en aller. Il avait un peu la nausée à cause de la fatigue, des odeurs lourdes, de la densité des voix étrangères – c'était un petit village, ici tous sont cousins au troisième ou quatrième degré, cela dégage des relents étouffants d'inceste qui repoussent l'étranger comme l'eau de mer salée.

Mais il se laissait prendre au charme de la lumière jouant dans les feuilles des châtaigniers, des nappes couleur d'argile bleue, bien repassées, sans un faux pli, des bouteilles au long col emplies d'eau glacée, du gazouillement anodin des voisins, du ballet des serveurs qui portaient sur leurs épaules d'énormes plateaux de six ou huit assiettes où, à côté d'une salade – feuilles épaisses veinées de rouge – élégamment arrangée comme si elle sortait de chez le coiffeur, vogaient au-dessus des têtes des schnitzels dorés, recouverts de chapelure, pareils à des éclaboussures déchiquetées de cuivre crachées par la gueule rouge d'un fourneau.

« Miam, miam, miam », chantonnait, murmurait à son enfant à naître la femme enceinte. Au-dessus de la porte, à l'arrière de l'église, l'ange de plâtre au visage bouffi soufflait sans bruit dans sa trompette dorée. Et Vyrine se sentit tomber dans cet été insouciant qui s'était installé sur toute la terre.

Il commanda une bière et un steak. L'odeur enivrante attira des guêpes. Elles n'étaient pas intéressées par les restes de dessert dans les assiettes d'à côté, les traces de miel ou de chocolat – elles n'en avaient que pour la bière. Elles se promenaient sur le bord de la chope, se posaient sur son épaule, sur son bras, tournoyaient, importunes et obstinées. Il fit un geste pour les chasser, faillit renverser sa bière. Il avait une forte allergie aux piqûres d'insectes. Quand il était encore en fonction, les médecins lui avaient dit qu'elle empirerait avec l'âge et lui avaient même proposé de le radier pour raison de santé. Ces guêpes, ces guêpes ! Il éloigna la chope, d'une chiquenaude il chassa une guêpe de la table, puis une autre, en regrettant de ne pas avoir pris une veste.

Une piqûre. Au cou, par-derrière. Soudaine. Très douloureuse, comme faite par une infirmière inexpérimentée.

Il porta la main à son cou, mais la guêpe s'était envolée. Il se retourna, ne pensant qu'à sa douleur, et remarqua

machinalement un homme qui partait, montait dans une voiture. L'immatriculation n'était pas celle de la région.

Son cou lui faisait mal. La douleur se diffusait vers le haut et vers le bas, à l'épaule, à la joue, à la tempe. Il tâta la piqûre et sentit quelque chose de minuscule, sans doute le dard.

Tout se brouilla dans sa tête. Sa respiration s'accéléra. Une chaleur sèche envahit son corps. Il se leva avec effort, alla aux toilettes.

Se laver. Se laver à l'eau froide. Prendre un comprimé. Mais d'abord, se laver. Comme sa gorge se serre ! Il ne pourra sans doute même pas avaler le médicament. Sa peau brûle.

Il tenait à peine debout. Il s'appuya au lavabo, se passa maladroitement de l'eau sur le visage. La guêpe l'avait piqué au côté droit du cou et à présent il pouvait à peine plier son bras droit. Il poussa le comprimé, le força dans sa gorge. Il vit dans la glace son visage gris, exsangue mais comme enflé de l'intérieur, on aurait dit qu'une volonté mauvaise essayait d'anéantir le travail du chirurgien, de lui rendre de force son aspect antérieur.

Le comprimé aurait déjà dû agir. C'était un produit tout nouveau.

Mais il n'agissait pas.

Une éruption rougit sa peau grise. Son ventre eut un spasme. Il glissa sur le sol, fixa le carrelage – et comprit tout. Cet homme n'était pas un client du restaurant. Les gens du coin ne mettent pas leur voiture là où il s'était garé.

Il fit un dernier effort, se releva, sortit dans le couloir en se tenant aux murs. Sa gorge enflée ne lui permettait pas de crier, d'appeler à l'aide. Sur le perron il se heurta à un serveur qui apportait de la cuisine un plateau avec des bouteilles et des chopes. Dégoûté, ce dernier crut le client complètement ivre et s'écarta. Alors Vyrine tomba, s'écroula, entraînant le serveur au bas des marches, percevant le fracas de la vaisselle brisée, espérant que cela attirerait l'attention de tous, qu'on se retournerait, et gargouilla, chuinta droit dans une oreille inconnue :

– Ambulance... police... c'est un attentat... je ne suis pas ivre... On m'a empoisonné... empoisonné...

Et il s'effondra, entendant encore les bruits du monde mais ne comprenant déjà plus à quoi ils correspondaient.

## 2

Les deux généraux se connaissaient depuis longtemps. Ils avaient travaillé ensemble sous les drapeaux rouges marqués de la faucille et du marteau.

Le général-lieutenant était alors le directeur du comité du Parti. Mais en fait, sans que cela se sache, il dirigeait un département numéroté<sup>1</sup> qui n'était même pas mentionné sur le tableau des effectifs top secret. Le général-major était son suppléant, son héritier, son rival. Cela faisait longtemps que le comité du Parti avait été dissous. Mais le département était resté. Il avait survécu à toutes les réformes de l'organisme dont il dépendait, à tous les changements de noms et de dirigeants, à toutes les scissions et fusions. Comme avant, il n'avait qu'un numéro et n'apparaissait pas dans l'organigramme.

Ils s'entretenaient dans une pièce insonorisée et n'avaient pas à craindre des oreilles indiscrettes. Mais leur langage particulier, plein d'euphémismes professionnels, retors par nature, permettait aux interlocuteurs de rester constamment dans le non-dit, de construire des phrases qu'on pouvait interpréter comme exprimant une certitude ou un doute.

---

1. L'adjectif « numéroté » est employé en guise de code, pour éviter de nommer les services qui relèvent du secret d'État.

Ils savaient tous les deux que leur conversation d'aujourd'hui déboucherait vraisemblablement sur un ordre, tacite, non enregistré dans les fiches des services secrets, mais qui devrait néanmoins obtenir l'aval au plus haut niveau. Chacun d'eux voulait échapper à sa responsabilité en cas d'échec, mais obtenir sa récompense en cas de succès. Chacun savait ce que pensait l'autre.

– D'après le témoignage de nos voisins, il est mort après quatre jours de coma artificiel. Il a bien failli s'en sortir. Il n'est pas exclu que la dose ait été insuffisante. Ou que le mode d'injection ait été mal choisi. Il a peut-être eu le temps de prendre un médicament bloquant. Ou bien une substance extérieure a pu diminuer l'efficacité de la préparation. La météo aussi a pu jouer un rôle. La pression atmosphérique. C'était dans les montagnes, en altitude. Il a eu le temps de dire que c'était un attentat avant de perdre connaissance. Il s'est trouvé que le serveur du restaurant était un ancien policier. Quelqu'un d'autre n'y aurait pas attaché d'importance, aurait pensé à des propos d'ivrogne...

– Nos voisins voulaient que ça fasse du bruit, ou pas ?

– On ne nous donne pas de détails, évidemment. Possible que nos voisins fassent contre mauvaise fortune bon cœur : ils diront que la publicité de l'action était planifiée depuis le début.

– Bon... Passons à notre information.

– Une commission d'enquête interorganisationnelle a été créée. Les protocoles internationaux sont impliqués. Des experts étrangers convoqués. Très peu de chimistes ont les qualifications nécessaires. On en a appelé quatre. Nous en connaissons trois, ils sont fichés chez nous. Des célébrités. Mais pas le quatrième. Nous n'avons accès à aucune information sur lui. À notre demande, la question a été posée à des agents compétents. Personne n'a entendu parler de ce savant. Les recherches se poursuivent, on a mis sur le coup nos antennes à l'étranger.

– Oui, vu de loin, c'est un illustre inconnu...

Tous les deux eurent un petit sourire.

– Notre source dit que ce professeur n'a jamais travaillé dans le cadre d'opérations policières. Peut-être a-t-il été employé par l'armée, mais notre source n'en sait rien. Notre source

ne participe pas directement aux recherches. Ses possibilités, à l'avenir, sont limitées. Il ne fait que coordonner la collaboration avec la police de son pays.

Il y eut un silence. Les deux généraux se représentaient très bien la stratégie bureaucratique mise en place quand un événement exceptionnel se produisait : chaos maîtrisé, piles de papiers, accords, documents qu'il fallait partager avec d'autres instances. Obligation de renoncer aux règlements de confidentialité. Commissions provisoires. Et ces spécialistes étrangers à qui, en d'autres temps, on n'aurait même pas entrouvert la porte. Que l'opération se soit ou non déroulée comme prévu, elle leur avait involontairement offert une brillante opportunité dont les voisins ne savaient rien.

– Il y a une très forte probabilité pour que ce professeur soit Kalitine, dit enfin l'adjoint.

– Oui. Cette probabilité existe. C'est exactement son profil scientifique. Tout coïncide. Et comme les soupçons tombent visiblement sur notre pays, il est très logique que ce soit lui qu'on invite. S'il est vivant, bien sûr. Et sain d'esprit.

– Il n'a que soixante-dix ans. Je suppose qu'il fait très attention à sa santé. Physique et mentale.

– On a une adresse ?

– Notre informateur nous l'a communiquée.

– Nous n'allons pas compromettre notre informateur ?

– On ne peut pas le dire avec certitude.

– Il est précieux ?

– Relativement. À cause de son passé en RDA, sa carrière a été entravée. Il partira bientôt à la retraite.

– Compris. Il faut donner l'ordre à notre antenne. Qu'ils se renseignent. Qu'ils envoient les meilleurs.

– S'ils confirment que c'est lui, on pourra prendre des mesures. Et mettre en route la coordination.

– Intéressant. Si c'est Kalitine, c'est intéressant.

– Le Débutant...

– Oui. Le Débutant. Son préféré.

– Aucun agent opérationnel actuel n'a travaillé avec le Débutant.

– Je sais.

– J'ai un candidat. Il a travaillé avec une des premières préparations de Kalitine. C'est vrai qu'il n'a pas l'expérience de

missions à l'Ouest. Mais il y est né et y a grandi. Son père servait dans notre corps d'armée. Il connaît bien la langue. Voilà son dossier.

– Je jeterai un œil. Envoyez immédiatement toutes les instructions nécessaires.

– À vos ordres.

Le suppléant sortit de la pièce.

Le général ouvrit le dossier.

### 3

La coupe et le serpent.

Kalitine avait parfois l'impression que ce logo discret et familier à tout le monde le persécutait.

Enseignes des pharmacies. Ambulances partout présentes. Boîtes de médicaments. Salles d'attente des hôpitaux. Badges du personnel médical. Pourtant, avec de l'entraînement, il avait presque réussi à s'abstraire, à ne pas faire attention, ne pas tenir compte de la signification de l'emblème qui s'adressait personnellement à lui.

Mais pas maintenant.

Les soupçons des médecins avaient éveillé les siens, lesquels devaient rester ignorés du corps médical. Ce qui arrivait à son organisme était peut-être un effet retardé d'anciennes expériences, le ressac d'une vague ancienne. Il avait toujours suivi à la lettre les instructions de sécurité, mais ses préparations étaient trop imprévisibles, inapprivoisables, on ne pouvait pas les comprendre totalement. Ses enfants. Son héritage.

Certains actes médicaux auxquels le soumettaient les médecins nécessitaient une analgésie locale.

Le narcotique choisi par l'anesthésiste avait un effet secondaire caché et inoffensif, celui d'un « sérum de vérité » faiblard et non professionnel. Kalitine pourchassait des souvenirs vifs, nets, comme numériques, des rêveries sentimentales qui le

ramenaient au passé, à des choses auxquelles, éveillé, il n'avait pas pensé depuis des siècles.

Il était de nouveau petit garçon, écolier, fils obéissant, il n'avait pas encore trouvé sa vocation ni rencontré son mentor. Il en était au stade de développement où l'imagination débordante de l'enfant peuple le monde de grands mystères, où il peut éprouver angoisse et excitation devant l'inexplicable, mais déjà les prémices d'une biographie rationnelle se mettent en place ; c'est dans cette vive contradiction – parfois, pas chez tout le monde – que naissent des attirances, des entraînements, des symboles, profonds avertissements du destin.

... Tous les ans, à Pâques, il va avec ses parents chez oncle Igor.

En fait, Pâques, l'enfant ne sait pas ce que c'est. Pour le carnaval, on fait des crêpes. Pour Pâques, on teint des œufs dans l'eau où ont bouilli des pelures d'oignon et on fait un koulitch<sup>1</sup>. Est-ce que c'est une fête ? Aucune feuille du calendrier ne la mentionne. À l'école, on n'en parle pas. On dirait que même ses parents ne savent pas très bien pourquoi on doit fêter Pâques. Eux-mêmes ne l'auraient sans doute pas fait. Mais puisque oncle Igor les invite, on ne peut pas refuser. Il les appelle et fixe le jour ; pas un mot sur Pâques au téléphone, comme si c'était sous-entendu.

Qui donc est oncle Igor ? L'enfant devine que ce n'est pas son vrai oncle. Ou plutôt que ce n'est pas tout à fait un oncle ; il y a bien un lien familial, mais embrouillé, qui exigerait de peser la dose de parenté avec une balance d'apothicaire, de feuilleter les vieux albums usés rangés dans quelque recoin et qu'on interdit aux enfants de regarder sans les adultes. Là, parmi des visages inconnus, des endroits qu'on n'arrive pas à situer, paysages, maisons, fonds idylliques utilisés dans un atelier de photographe de province, apparaît tout à coup une femme en robe blanche, assise près de la masse énorme d'un piano anthracite et plongée dans le mystérieux grimoire d'une partition ouverte. C'est elle, le début de l'intrigante chaîne de métamorphoses corporelles : de maigre en gros, de grand en petit, de brun en blond et inversement, dont le dernier maillon est – oncle Igor.

---

1. Gâteau traditionnel de Pâques, sorte de brioche.

Le petit garçon a déjà compris qu'il ne fallait pas poser de questions sur certaines personnes qui figurent sur les photographies. De toute façon, on ne lui répondrait pas ou on lui raconterait n'importe quoi. Par contre, on pouvait poser des questions sur l'entourage, les voisins, les collègues de son père.

Sur tout le monde, sauf sur oncle Igor.

Ils habitent dans la Ville neuve. Dix ans plus tôt, il n'y avait personne, c'était la taïga. Alors ici tous sont des « colons », des « enthousiastes », c'est ainsi qu'on les encense dans les discours officiels. La Ville est entourée par le Mur – une barrière de béton surmontée de barbelés. On dirait que le Mur a été construit pour que la Ville puisse grandir : entre lui et les habitations s'étendent des terrains vagues défoncés.

On ne peut pas les appeler sur leur téléphone personnel depuis l'extérieur, au-delà du Mur. Ni envoyer du courrier à leur domicile. Ni aller leur rendre visite. Leur Ville n'existe sur aucune carte, aucun guide ou atlas. Les trains de passagers n'y arrivent pas. Ni les avions ordinaires. On ne parle pas de la Ville dans les journaux. Ni à la radio. On ne la montre pas à la télévision. Elle s'appelle Sovetsk-22. Pour ses habitants : la Ville, tout simplement.

Le petit garçon ne se rappelle pas s'être jamais trouvé de l'autre côté du Mur. Pourtant il sait d'où ils viennent (sa mère dit souvent que la capitale lui manque), où ses parents sont nés, où ils ont fait leurs études et se sont rencontrés, où vivent ses grands-mères et sa tante.

Mais oncle Igor, c'est comme s'il était né ici. Comme s'il avait surgi en même temps que la Ville. Directement dans son six-pièces au deuxième étage du bâtiment que tout le monde dans la Ville appelle simplement la Maison.

Quand quelqu'un dit : « Nous allons bientôt déménager dans la Maison », tout le monde l'envie, car il comprend de quelle Maison il est question. C'est celle qui est rue de la Révolution. La plus remarquable de la Ville. Huit étages. Avec des colonnes à l'entrée et des moulures sous les corniches. Des poignées de porte en bronze à l'entrée principale, là où un portier accueille les visiteurs. Des plafonds hauts et des appartements immenses. Deux ascenseurs à chaque entrée.

On dit qu'il aurait dû y avoir plusieurs Maisons de ce type. Mais pour une raison quelconque on n'en a construit qu'une.

C'est un grand honneur que d'y habiter. Son père dit qu'un jour, peut-être, on leur donnerait un appartement là-bas. Sa mère détourne la tête avec un sourire triste et ironique.

Aucun de ses camarades de classe n'est jamais entré dans la Maison. Lui, si. Mais pour l'instant ce n'est pas tellement la Maison qui l'intrigue, qui l'intéresse. Elle n'est que l'enveloppe, la coquille – ce sont justement des coquillages sculptés qui soutiennent les corniches de la Maison – qui renferme le mystère de la vie d'oncle Igor.

On dirait que ses parents le sentent. Cela ne plaît pas à son père. Il préférerait ne pas l'amener là-bas. Ce n'est pas notre milieu, dit-il. Mais oncle Igor les invite tous les trois. Et son père, si peu accommodant, ne peut pas refuser. Pourquoi ? Le petit garçon veut le savoir.

Sa mère... Un jour l'enfant surprit sa mère en train d'essayer, en l'absence de son père, un peignoir qu'oncle Igor lui avait offert pour son anniversaire. Venu d'ailleurs, extraterrestre : une fine soie bordeaux avec des oiseaux, des fleurs et des dragons brodés dessus. Elle se tenait devant le miroir, tantôt serrant autour d'elle pour mettre en valeur sa silhouette, tantôt laissant flotter librement les larges pans du peignoir. Une lumière printanière jaillissait du miroir. Les pétales jaunes des lotus frémissaient. Le dragon d'argent et le dragon d'or aux yeux d'émeraude s'enroulaient passionnément autour de ses hanches, exhalant de leurs narines violettes une fumée de perles et de nacre. Bien qu'habillée, elle mettait tellement à nu ses sentiments que le petit se troubla et ferma la porte. Ce n'était pas la honte qui guidait sa main, mais la passion blessée : ce cadeau avait fait naître entre elle et oncle Igor une intimité qu'il aurait voulu partager.

Plus tard, le souffle coupé par la transgression du double interdit : violer les frontières et s'habiller en femme, il enfila ce peignoir – et le rejeta aussitôt, terrassé par le sentiment tenace de dégoût et d'angoisse que lui causait le caractère démonstratif et vulgaire de cette transformation. Pourtant sa mémoire enregistra l'acte, le procédé, comme s'il les engrangeait en pressentant que cela pourrait lui servir un jour.

Le garçon avait déjà une idée précise de l'organisation de la vie dans la Ville, il répartissait tous les gens qu'il connaissait dans des cases. Heureusement, la Ville s'y prêtait fort bien.

Au centre, derrière un deuxième Mur, il y avait l'Institut où travaillait son père. Et tous les habitants – gardiens, femmes de ménage, serruriers, chauffeurs, chercheurs, vendeuses, enseignants, médecins de l'hôpital comme l'était sa mère – travaillaient directement ou indirectement pour l'Institut.

La seule chose qu'il ne savait pas, c'était où placer oncle Igor.

Il n'était ni militaire ni civil, n'appartenait à aucun type reconnaissable et vérifié. Il était à part. *Sui generis*.

Il était le seul à vivre comme si la Ville, l'Institut, les Murs, les commandantures n'existaient pas. Ni les drapeaux rouges, les banderoles, les manifestations, les pancartes qui invitaient à la vigilance, les miradors.

L'enfant devinait qu'il ne voyait ni ne connaissait la vérité ultime sur oncle Igor, celle qui expliquait sa position particulière. Il aurait pu supposer que le travail d'oncle Igor était secret, comme celui de son père, par exemple. Ou même encore plus secret. Mais voilà, tous les adultes ayant accès aux informations classifiées avaient des habitudes communes, des plaisanteries, des tics de langage que n'avait pas oncle Igor. Et surtout, comme son père, ils vivaient en étant conscients que leur importance était empruntée, conférée par leur titre d'habilitation, et ils avaient peur de le perdre. Oncle Igor, lui, ne dépendait de personne. C'était ce destin à part, en apesanteur, que voulait le garçon pour lui-même.

Chez oncle Igor, à Pâques, on mettait sur la table une fine nappe de lin où des proverbes étaient brodés en rouge, avec l'alphabet d'avant la révolution. On y posait un chandelier à douze bougies, de petits verres à vodka vert foncé avec un bandeau doré. Oncle Igor décrochait du mur sa vieille guitare : dans la petite fenêtre ronde grillagée par les cordes luisait faiblement le poinçon doré du luthier.

Avec sa taille enfantine (il devait même mettre un coussin sur sa chaise), sa maigreur, ses cheveux longs et blancs luxuriants comme ceux d'une femme, sa veste grise en laine fine et sa chemise blanche, oncle Igor avait l'air d'un artiste, un peu prestidigitateur – quelqu'un qui savait donner vie aux choses. Entre les mains des invités, les verres et les couverts semblaient se mouvoir selon des lignes qui ressuscitaient du néant un tableau dont aucun des convives n'avait la moindre

idée, car ils n'avaient pas conscience de n'être ici que des doublures, de répéter un autre festin.

Oncle Igor menait la conversation sans faire le moindre effort. Le petit garçon voyait son père, si renfermé d'habitude, se redresser et s'animer, sa mère devenir plus jolie, les autres invités se relaxer, comme si oncle Igor leur donnait un lustre joyeux, un teint animé, leur apprenait à apprécier différemment le goût de la nourriture, l'épicé des épices et le salé du sel. Pas un mot sur les laboratoires, les missions gouvernementales, les expériences, les unités, les primes, les formules, les équations, les homologations militaires, les sous-traitants. Les adultes ne savaient pas très bien de quoi d'autre on pouvait parler et c'était drôle de les voir déconcertés, reprenant du vin ou de la vodka. Oncle Igor chantait en s'accompagnant à la guitare des chansons que le garçon n'entendit jamais plus, puis il allumait le tourne-disque, et de la galette laquée de noir s'envolaient en tournoyant des airs de danse tellement dépay-sants que le garçon avait l'impression que ce n'était pas de la musique, mais la voix même du disque, faite d'une matière inconnue, étrangère à ce monde.

Quand on commençait à danser, on envoyait les enfants jouer. C'est ce moment qu'il attendait. Ils jouaient à cache-cache, comme ils le faisaient depuis qu'ils étaient tout petits ; mais dans l'appartement d'oncle Igor il y avait assez de recoins pour qu'on puisse se dissimuler et chercher pour de vrai, longtemps et sans laisser les autres gagner.

Maintenant que les enfants avaient grandi, ils gardaient cette vieille habitude un peu à contrecœur, par ennui. En fait le jeu avait pris un autre sens : les garçons écoutaient la respiration des filles, les filles se cachaient derrière les rideaux, faisant parfois exprès de se laisser trouver. Dans la pénombre des pièces s'éveillaient les premiers sentiments. Une seule, la dernière au bout d'un couloir, était toujours fermée à clef.

Le garçon aimait ces heures où ils jouaient. Il se cachait mieux que les autres, savait rester invisible même à découvert. Les silhouettes des filles ne le troublaient pas, ses désirs avaient un autre objet.

Celui qui se cache voit l'espace comme à l'envers, par les yeux des objets, des murs, des photographies. Il s'efforce de se fondre dans l'environnement – à la limite, de ne faire plus

qu'un avec lui. Alors, à ses yeux, le jeu de cache-cache n'était que l'introduction à un voyage, à une immersion dans cet inconnu attirant, dans la vie et le cadre de vie d'oncle Igor.

Il se figeait, entouré d'objets dépouillés de leur matérialité et changés en fantômes de velours qui, pensait-il, pouvaient lui parler dans l'ombre, lui transmettre quelque chose par leur simple contact. La lointaine pièce fermée ne l'intéressait pas, il ne pensait pas qu'oncle Igor eût de vrais secrets cachés derrière cette porte. Et puis, il voulait s'approprier non la vie secrète d'oncle Igor, mais celle de tous les jours, son insolente, évidente liberté d'action et d'opinion, sa capacité de vivre sans crainte, de ne dépendre de personne – et en même temps d'être indispensable à tous, respecté de tous.

Ce soir-là, ils jouèrent longtemps. L'excitation était passée. Cherchant une fois de plus une cachette, le garçon remarqua que la porte toujours fermée était entrouverte ; un pâle rayon de lumière filtrait dans l'embrasement.

Il eut le souffle coupé, pressentant tout à coup que ce n'était pas un hasard.

Je vais juste jeter un coup d'œil, se dit-il. Un coup d'œil, c'est tout.

Une lampe de bureau était allumée dans la pièce. C'était sûrement oncle Igor ou quelqu'un de la maison qui l'avait laissée allumée et, dans l'agitation des préparatifs de la fête, avait oublié de revenir. Sa lumière, si intime, secrète, qui connaissait la solitude et les pensées d'oncle Igor, attirait irrésistiblement.

On ne m'a pas interdit d'entrer ici, pensa le garçon. Je dirai que je jouais à cache-cache. La porte était entrouverte.

Il parcourut lentement la pièce, examinant les armoires, les bibliothèques, le bureau. Dans un coin tictaquait bruyamment une horloge de parquet à balancier, comme si elle mesurait le bref laps de temps qui lui était imparti avant qu'il soit vu.

Il voulut s'en aller, fit trois pas vers la porte – il n'était pas tranquille. Il avait compris que tous les livres ici étaient des livres d'un chimiste, les mêmes que ceux de son père. Mais oncle Igor en avait davantage, son père ne connaissait que l'allemand, et ici il y en avait en anglais et en français. Le garçon en prit un sur une étagère : oui, il y avait le tampon de la bibliothèque interdite de l'Institut.

Quand son père travaillait à la maison, il enlevait tous les papiers de la table une fois qu'il avait fini. Si le garçon avait besoin d'entrer, il frappait à la porte et son père retournait les feuillets sur lesquels il travaillait. Oncle Igor avait laissé son bureau comme s'il n'était sorti que pour une minute : il y avait du thé dans un verre et un crayon pointu, méchamment aiguisé, reposait sur le papier. Pages imprimées, grappes imposantes de formules criblées de corrections.

Le garçon se détourna. En lui se mêlaient de la déception et un vague espoir. Oncle Igor ne pouvait pas être un collègue de son père. Et pourtant, il l'était. Ses livres en témoignaient : il n'était qu'un chercheur civil comme il y en avait des centaines dans la Ville.

Tout à coup le garçon vit qu'un petit triangle de tissu dépassait de la porte d'une armoire, comme le coin d'un marque-page. Vert, couleur d'uniforme militaire. Avec une broderie de feuilles d'or. Un bout de manche, sans doute.

Le garçon tira dessus, mais la porte était bien fermée.

Je dirai que je voulais me cacher dans l'armoire, décida-t-il. On ne me l'a pas interdit.

Il ouvrit lentement la porte.

Dans l'armoire, comme à l'intérieur d'une caverne où un chasseur de trésor serait descendu avec une torche, la lampe de bureau révéla un scintillement.

Des broderies d'or flamboyaient. L'or étincelait sur les boutons. Sur les décorations – l'or, la pourpre, l'acier et l'argent : émail rouge sang pour les drapeaux et les étoiles, gris acier pour les faucilles, les marteaux, les charrues et les baïonnettes, pour un soldat portant fusil ; il y avait des épis et des feuilles en or, des lettres en or : L É N I N E.

Un uniforme était suspendu dans l'armoire. Tout entier recouvert, de la poitrine au nombril, des écailles rondes et dures de décorations et de médailles. Sur chaque épaulette brillait la grande étoile solitaire des généraux-majors.

L'uniforme était petit, presque pour enfant, à la taille d'oncle Igor. Sans les décorations, il aurait même sans doute été comique. Mais les reflets d'or, de rubis et de saphirs lui donnaient comme une puissance surnaturelle. Le garçon ne pouvait pas imaginer ce que devait faire un homme pour

mériter tant de récompenses. Était-il un homme, seulement ? Un héros ? Une créature supérieure ?

Sur une étagère, le képi. Le ceinturon. Une paire de bottes.

L'autre oncle Igor. Le vrai. Qui a droit à une vie particulière.

Le garçon n'avait jamais vu de près autant de choses précieuses. Il passa ses doigts sur les écailles d'or, d'argent, de rubis, lourdes et froides. Dans le miroir fixé à l'intérieur de la porte de l'armoire se reflétait son visage troublé, que la confusion rendait étranger.

Il émanait, de l'uniforme surchargé de décorations et qui ne faisait plus qu'un avec elles, une force pure, absolue. Et le garçon ne put résister. Il ne pensait déjà plus qu'on pouvait le surprendre, le punir, lui interdire de fréquenter oncle Igor. Il avait tellement envie de communier à cette force, de s'y plonger, qu'il retira l'uniforme du cintre et d'un mouvement étonnamment aisé, comme volé au propriétaire, il enfila les manches.

Le poids lui fit plier les épaules. Il fallait s'arc-bouter sous l'uniforme comme sous la barre à haltères dans une salle de sport. Mais ce poids était indiciblement agréable, il pesait et protégeait en même temps, il vous enveloppait de sa fine doublure de soie.

Le garçon restait immobile et ne se reconnaissait pas, comme s'il avait revêtu non l'habit d'un autre, mais ses traits, son caractère. Ces symboles connus, assimilés depuis l'enfance, ciselés ici sur les décorations, semblaient faire de lui une partie de quelque chose d'infiniment plus grand, plus vaste, comme le ciel étoilé.

Il fit un pas vers le miroir. Et, aveuglé par l'éclat de ces richesses, il remarqua presque par hasard des emblèmes militaires sur les revers de l'uniforme.

Pas des chars.

Pas des hélices.

Pas des canons de fusils croisés.

Un serpent et une coupe.

Une coupe dorée autour de laquelle se lovait, tête levée, un serpent, comme s'il voulait boire – ou protéger le vase interdit.

Il n'avait jamais vu cet emblème. Ne savait pas ce qu'il signifiait.

Parmi les étoiles, les faucilles, les marteaux et les baïonnettes (outils de guerre et de travail soudés en un seul tout,

pensait-il, par l'histoire même de son pays et pour cela gravés sur les décorations), le serpent et la coupe semblaient venir d'un autre monde, très ancien, quand l'homme en était encore à donner des noms aux constellations. Et le garçon devina alors soudain que c'était ce symbole discret, incompréhensible, qui était la clef de tout : mystérieux, caché, il expliquait les décorations, le grade de général, le parcours scientifique d'oncle Igor, il rassemblait le tout en un secret d'exception, de pouvoir et de force.

Le garçon enleva soigneusement l'uniforme et le remit dans l'armoire, laissant dépasser un coin de la manche entre les battants de la porte. Le mirage ne se dissipait pas. Le poids bienheureux. La protection totale.

Il avait trouvé son idole. Sa voie pour devenir comme oncle Igor.

Le serpent et la coupe.

Quatre ans plus tard le garçon était premier en chimie. Il allait commencer sa terminale. Son père lui dit que la veille de la rentrée, ils iraient chez oncle Igor, pour parler de son avenir. Le garçon devinait que son père, son gentil papa, « plat de nouilles », comme l'appelait sa mère quand elle était en colère, ne voulait pas qu'il marche sur ses pas d'éternel second, de roue de secours. Quant à sa mère, elle n'avait pas la moindre envie que son fils soit la copie de son mari. Ils étaient prêts à le remettre à celui qui était capable de forger des destinées, de les transformer pour le mieux, de les hisser à des hauteurs inaccessibles. Le garçon était conscient de leur renoncement, et de sa joie. Leur sacrifice lui était doux. Il comprenait déjà que le serpent et la coupe, l'emblème des médecins militaires sur l'uniforme d'oncle Igor, n'étaient qu'un camouflage. Il n'était pas médecin. Il n'inventait pas de médicaments. Dans leur Ville, beaucoup de choses n'étaient pas ce qu'elles semblaient être, et en grandissant le garçon l'avait accepté sans en être troublé, avec une facilité qui étonnait ses parents.

Il s'attendait à un questionnaire serré, se prépara soigneusement à répondre, résolu à montrer ses connaissances. Mais oncle Igor lui posa une dizaine de questions assez simples, hocha la tête et dit :

– Bon, ça va.

Le garçon eut l'impression qu'oncle Igor l'étudiait. Il le regardait, un peu distrait, indifférent, le pesant sur une balance selon un système de mesure dont le garçon n'avait aucune idée.

En prenant congé dans le couloir, oncle Igor dit comme en passant :

– Il aura ma recommandation pour l'École de médecine militaire. Mais à une condition. Qu'il se présente demain à la Troisième entrée. Je lui ferai faire un laissez-passer.

Les parents et le garçon furent pétrifiés.

La Troisième entrée de l'Institut !

Il n'y en avait que trois. Tout le monde en Ville les connaissait.

La Première, c'était celle avec les portes cochères pour les voitures et les tourniquets écaillés pour les employés. Il y avait la queue au bureau des laissez-passer, quelqu'un criait vainement dans le combiné d'un téléphone interne. Des gardes de la Sécurité intérieure – grosse bedaine et revolver dans un étui éculé – vérifiaient les papiers d'identité. Ça sentait l'ennui, la sueur, la soupe aux choux de la cantine.

Son père passait par la Deuxième entrée quand il allait au travail. D'épais rideaux flottants voilaient les vitrages du vestibule, et ce n'est qu'au moment où la porte s'ouvrait pour une seconde qu'on pouvait voir le hall de marbre gris et les gardes en veste grise. Les laissez-passer en carton valables pour la Première entrée ne l'étaient pas ici. Il en fallait un comme celui de son père, avec photo, dans un étui de similicuir.

La Troisième... la Troisième était une simple porte en fer munie d'une sonnette. Une porte dans un mur de brique sans fenêtre, sur le côté du bâtiment. Tout le monde savait sans l'avoir appris qu'elle menait au même endroit que les deux autres : à l'intérieur de l'Institut, ville dans la Ville. Il était interdit de stationner en face de la Troisième entrée, un agent de la circulation arrivait aussitôt. À côté, les constructions ne devaient pas dépasser un étage.

Mais à qui appartenait la Troisième, qui accueillait le visiteur derrière la porte – personne ne le savait. Ou personne ne le disait.

– À la Deuxième, rectifia son père, qui croyait avoir mal entendu.

– Non. À la Troisième, répondit oncle Igor avec un doux sourire. À onze heures.

Le garçon sentit que cette réponse coupait dans le vif les liens qui l’attachaient à ses parents. Son père n’avait jamais passé la porte de la Troisième entrée. Il ne pouvait même pas espérer entrer là-bas. Lui, oui.

Demain.

À onze heures.

Ce matin-là, son père lui donna sa montre. Le garçon avait envie que le monde entier sache où il allait. Mais comme par un fait exprès il y avait peu de passants, et près de la Troisième entrée la rue était complètement déserte. Si seulement quelqu’un l’avait vu, même par la fenêtre d’un autobus !

L’aiguille des secondes lui disait de se dépêcher. Le garçon approcha son doigt de la sonnette. Appuya. Le bouton était très dur. Silence. Il lui sembla tout à coup qu’il pouvait encore faire demi-tour, partir – chez son père et sa mère, dans sa vie d’avant. Il regarda derrière lui. Une rue poussiéreuse. Un grand type dépenaillé en veste ouatinée noire, sale, s’était arrêté au coin, le regardait ; d’où sort-il celui-là, on est dans la Ville, quand même, pas de clochard par ici ! Le garçon enfonça le bouton de toutes ses forces. À l’intérieur résonna un son aigu, comme une alarme.

Un enseigne renfrogné et surpris lui prit son passeport tout neuf, recopia son nom et son prénom. Il poussa vers lui un cahier jaune aux coins cornés : signe là. Il fit tourner le cadran du téléphone, composa deux chiffres : 2-8.

Un autre enseigne arriva et dit : suivez-moi. Sur sa patte de col il avait le serpent et la coupe. Le garçon eut la gorge nouée à l’approche, si peu impressionnante, du mystère. Un couloir. Une porte capitonnée de similicuir. Un passage étroit à travers une cour clôturée d’un mur de brique ; derrière, quelqu’un gémit. C’est quoi, des chiens ? Porte suivante. Un linoléum usé sur le sol. Une odeur de salle de classe non nettoyée, après les vacances. Des fenêtres par lesquelles on ne voit que de hauts murs de brique. Un labyrinthe. Il commença à avoir froid. Il avait déjà perdu le sens de l’orientation, ne savait plus où il était par rapport à la rue.

Une porte blindée. Une grande pièce vide. Des traces sur le papier peint : il y avait là des rayonnages. Le garçon était

décontenancé et malheureux. Où sont les instruments, où est le laboratoire, et enfin, où est le mystère ?

Oncle Igor sortit de la porte d'en face, en simple blouse bleue. Encore un autre oncle Igor. Il lui fit signe à deux doigts : suis-moi. Par un couloir sombre et poussiéreux ils arrivèrent à un vestiaire où se trouvaient des armoires métalliques inhabituellement larges ; à côté était la salle de douches, chaque pommeau ayant la taille d'une fleur de tournesol.

– Jadis c'est ici que nous nous changions, dit oncle Igor. Plus loin, c'était la zone stérile. Maintenant cet endroit n'existe plus. Sur le papier ce secteur a été démoli depuis longtemps, pour en construire un nouveau. Mais les travaux ont pris du retard. Cet endroit n'existe pas, tu comprends ? C'est pour ça que je peux t'y amener.

Immuable, le garçon écoutait chaque mot.

– Ton père est un bon chimiste, dit oncle Igor. Mais il a peur de ce qu'il étudie. Il a peur. C'est pour cela que je ne le prendrai jamais dans mon laboratoire. Et toi, tu as peur ?

– Non, répondit-il sans avoir le temps de réfléchir.

– Ouvre la dernière, dit oncle Igor en montrant les armoires.

Le garçon l'ouvrit. À l'intérieur, à l'étroit entre les parois, il y avait quelque chose : une peau de caoutchouc vert ne faisant qu'un avec un masque à gaz. Il la tira à l'extérieur, elle était très lourde, glissante de talc, et ressemblait, pensa-t-il, à la peau écailleuse d'un serpent, à sa mue de l'an dernier.

– Mets-le, dit oncle Igor.

Il enfila maladroitement ses jambes dans le pantalon de caoutchouc, mit le scaphandre. Le col raide et dur l'étrangla. Les poignets étaient trop serrés. Il respirait mal, sa vue se brouilla. Les mains d'oncle Igor le redressèrent, fermèrent la combinaison dans le dos, attachèrent solidement les sangles aux chevilles – et il se retrouva à l'intérieur, dans cet utérus en caoutchouc, comme un fœtus vivant dans la carcasse d'un reptile mort.

– Retourne-toi. Regarde-toi dans la glace – la voix d'oncle Igor lui parvenait comme de très loin.

Il fit un pas maladroit, comme s'il apprenait à marcher, soulevant ses bottes pesantes. Il voulait désespérément s'échapper des entrailles de caoutchouc, de leur étreinte visqueuse et mortelle.

– Regarde-toi, répéta oncle Igor quelque part dans les profondeurs.

Il eut du mal à trouver le miroir à travers les lunettes embuées du masque.

Un monstre le regardait. Une horrible créature des marais aux yeux ronds hébétés, sans bouche, sans visage, étranger à tout le vivant, sans ressemblance ni parenté avec quiconque.

C'était lui. Un autre lui. Particulier. Méconnaissable.

Et soudain le garçon ressentit la paix indicible, la sécurité totale que donnait ce scaphandre.

Les plis du caoutchouc ne le serraient plus. Sa gorge s'était habituée à l'étreinte du col. Le garçon ne sentait plus le poids des nombreux kilos de caoutchouc, il planait. Ça, dans le miroir, c'était lui, et il ne voulait pas que la fusion prenne fin. C'était encore plus merveilleux que l'uniforme d'oncle Igor tout constellé de décorations, c'était plus violent que tout ce qu'il avait jamais éprouvé dans sa vie.

Sous cette apparence, il n'avait peur de rien. Comme oncle Igor.

Quand le garçon sortit, suant, rouge, couvert de talc et d'une espèce de pâte collante, parfaitement heureux, oncle Igor sourit largement et lui tapota le dos.

– C'est notre vieux costume. Nous avons commencé avec ça. Pars, on va te reconduire. Je signerai ta recommandation. Si tu termines le cursus avec mention, je te prendrai avec moi.

Il se figea, il n'y croyait pas. Oncle Igor donna une petite bourrade sur son dos mouillé : va, va.

Le lieutenant-colonel Cherchniov avait posé une permission. Il allait fêter l'anniversaire de son fils. Seize ans. En terminale. Sa femme avait demandé le divorce après sa troisième mission au Caucase, quand Maxime avait trois ans. À présent elle était remariée, Maxime avait une demi-sœur. Cherchniov voulait se convaincre que c'était la guerre qui les avait séparés, Marina et lui. Histoire banale chez les officiers, il n'était ni le premier ni le dernier. Il y avait eu beaucoup de divorces dans leur section ces années-là. Le pays vivait comme s'il n'y avait aucun combat sur son sol. Cherchniov se répétait que sa femme avait simplement rejoint cette majorité qui ne voulait rien savoir de la boue, du sang, des horreurs de la guerre et des victimes.

Mais il n'arrivait pas à s'en convaincre entièrement et cela le tourmentait, car il ne supportait pas l'ambiguïté.

Il ne regrettait rien de ce qu'il avait fait, ni pendant cette guerre-là, ni pendant les suivantes.

Un seul incident, pensait Cherchniov, avait été probablement injuste, gros de conséquences. Il n'arrivait pas à bien trouver les mots. « Injuste » – mais pas dans le sens moral, il n'avait aucun remords. Du point de vue strictement moral, il agirait de même si c'était à refaire. Et pourtant il sentait qu'il y avait eu là une sorte de violation, de torsion du destin qui,

même indirectement, avait provoqué le départ de sa femme et la perte graduelle du contact avec son fils qui, comme le pensait Cherchniov, était à présent une petite nature, une mauviette – pas son genre.

Marina était trop sensible, elle avait un sixième sens, elle pouvait deviner, saisir quelque chose à partir de rien et, consciemment ou non, le transmettre à son fils. Elle ne leur interdisait pas de se voir, au contraire, elle lui demandait parfois de venir passer une journée avec Maxime. Mais Cherchniov sentait que si son fils s'éloignait, ce n'était pas seulement parce qu'il devenait adulte ; c'était comme s'il savait sur son père quelque chose qu'il n'aurait pas dû savoir, comme si parfois, en cherchant la dispute, la bagarre, il l'interrogeait : en fait, qui es-tu, père ? Quel est ton vrai visage ? Qu'as-tu fait à la guerre ?

Cherchniov se refusait catégoriquement à penser qu'il avait de quoi avoir honte. Il considérait qu'il avait la conscience pure.

Et pourtant, il avait repensé des douzaines de fois à cette nuit-là, à ce container maritime à l'arrière de la base militaire, qui servait de cellule et de salle d'interrogatoire. Il se rappelait l'odeur du sang et des vomissures ; un de ses collègues rigolait en disant que le vomi et la merde de l'ennemi ne puaien pas comme les nôtres.

Une lumière sourde, un homme nu affublé d'un masque à gaz, enchaîné à la paroi par des menottes. Les questions répétées : qui, quand, où ? Ça crie, ça chuchote, ça maudit, ça pleure, ça geint. Le lieutenant Evstifeïev bloque l'arrivée de l'air dans le masque.

Sentiment familial de puissance : on transforme le prisonnier en une marionnette anonyme avec une tête en caoutchouc, sans visage, on force un corps nu, exposé aux tortures, à réagir au langage rythmé et impitoyable de la douleur : qui, quand, où ? Liberté qu'on a de travailler à visage découvert : cela multiplie le pouvoir, le rend encore plus personnel et donc plus intense, grisant.

Aujourd'hui Cherchniov cherchait dans sa mémoire s'il aurait pu trouver une autre issue à ce container, à ses quatre parois de fer. Il n'avait aucun remords et ne regrettait même pas les tortures, les doigts écrasés, les côtes brisées, l'étouffement, les yeux exorbités derrière les verres embués du masque à gaz.

Mais il aurait obligatoirement dû deviner tout de suite que leur agent se servait simplement d'eux pour régler ses propres comptes. Cherchniov cherchait depuis longtemps un chef de guerre qu'il avait l'ordre d'éliminer. Un de leurs agents leur avait enfin signalé un prétendu courrier de ce chef. Mais en fait il avait fourgué à Cherchniov un nullard, un ado stupide, ivre de haine pour les soldats, et qui ne savait rien : le dernier mâle d'un clan depuis toujours ennemi de celui de l'agent.

Cherchniov s'était fait avoir, il s'était inexcusablement laissé entraîner par l'excitation et il avait cru, oui, cru que le prisonnier, même si ce n'était qu'un petit morveux, savait où se cachait le chef.

Tout avait été vain. Leur obstination à le torturer. Son orgueil juvénile, ritualisé, qui l'empêchait d'avouer qu'il n'était pas celui qu'ils croyaient.

Leurs inventions minables.

La longue endurance de la victime.

Quand enfin il craqua complètement, sitôt qu'il se mit à tout raconter, Cherchniov comprit comment et par qui il s'était laissé berné.

Il aurait sans doute été possible de sauver le gamin. Le rendre ou le vendre à ses proches qui, jour et nuit, attendaient à l'entrée de la base, se passant de main en main des listes froissées établies par on ne sait qui. C'est ce qu'on faisait parfois avec des prisonniers de peu d'importance – et les gens payaient beaucoup plus pour un vivant que pour un mort.

Mais Cherchniov prit ses dispositions pour qu'on l'achève et qu'on l'enterre dans la fosse secrète derrière l'usine de ciment. Son erreur était trop humiliante.

Encore une chance qu'Evstifeïev, un lourdaud borné et obéissant, n'ait apparemment rien compris. Par contre, si le gamin avait parlé, les gens du coin et les collègues auraient appris ce qui s'était passé : ici, les rumeurs allaient vite.

Les militaires pouvaient arrêter n'importe qui et obtenir n'importe quel aveu, c'était dans l'ordre des choses. Mais un officier qui s'était laissé avoir par les manigances d'un agent aussi facilement que Cherchniov aurait été pour les siens un crétin, pour les autres, un guignol : l'autorité qu'il s'était forgée se serait envolée en un clin d'œil.